

Histoire des mentalités religieuses dans l'Occident moderne

M. Jean DELUMEAU, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

Le Paradis Terrestre dans les commentaires de la Genèse des XVI^e et XVII^e siècles

Nous avons de la difficulté aujourd'hui à restituer sous un juste éclairage la place que le paradis terrestre a tenue dans les préoccupations des meilleurs esprits des XVI^e et XVII^e siècles, mobilisant alors des trésors d'érudition et inspirant en même temps plusieurs grandes œuvres poétiques. A. Williams, dans son étude sur les commentaires du Pentateuque composés en Angleterre à l'époque de la Renaissance, en compte 39 en latin et six en anglais sur la Genèse seule et 13 sur l'ensemble du Pentateuque, non compris ceux qui furent consacrés à la Bible entière. On a de plus calculé que le thème du paradis terrestre avait fourni, durant les années 1540-1700 la matière d'au moins 155 ouvrages littéraires rédigés soit en latin, soit dans les différentes langues de l'Occident européen. Les *Semaines* de du Bartas (1^{re} éd. 1601), l'*Adamus exul* de Grotius (également de 1601), l'*Adam banni* de Vondel (1664), le *Paradis perdu* de Milton (1667) ne constituent donc que la partie la plus visible de nos jours d'un très grand iceberg d'autrefois. D'où la nécessité de faire un choix dans l'énorme production intellectuelle centrée à l'époque sur ce thème qui paraissait essentiel aux Catholiques comme aux Protestants.

Il était normal que l'attention des hommes d'Eglise se portât plus que jamais sur le paradis terrestre puisque la faute d'Adam et d'Eve était constamment référée aux « dons gratuits » et à la situation idyllique dont avaient bénéficié nos premiers parents avant que le péché ne les leur fasse perdre. La plupart des Réformateurs protestants, — Zwingli à cet égard est une exception — auraient pu souscrire au décret du concile de Trente sur la « justification » (V^e session). Il y est affirmé que le premier homme après sa transgression perdit « aussitôt la sainteté et la justice ». Il encourut alors « la colère et l'indignation de Dieu et donc la mort dont il avait été auparavant menacé par Dieu et, avec la mort, la captivité sous la domination de celui qui

eut depuis lors pouvoir sur la mort : à savoir le diable ». En revanche le concile affirma contre Luther et Calvin que le libre arbitre n'avait pas été « éteint » par le péché originel mais seulement « diminué et incliné au mal ».

Parce que le péché original était alors au centre de la culture occidentale, il était logique que le paradis terrestre y fût aussi : ils sont théologiquement et historiquement inséparables. La première génération des Réformateurs ne pouvait éviter un sujet aussi essentiel et elle ne le chercha pas, bien au contraire. Luther en traite notamment dans ses *Commentaires du livre de la Genèse* (1555-1556) et Calvin dans ses *Commentaires* sur les cinq livres de Moïse publiés en latin à Genève en 1554 puis, dix ans plus tard, en français (716 p. *in-folio*). L'un et l'autre créèrent ainsi une tradition à l'intérieur du monde protestant, ne serait-ce que par les traductions et adaptations de leurs œuvres. La *Bishops' Bible* de 1568 contient un condensé des *Commentaires* de Calvin, qui connaissent en outre une version anglaise complète dix ans plus tard.

Lieu théologique obligé de l'époque et point d'application privilégié de la science des exégètes et des hébraïsants, le paradis terrestre est un sujet abordé dans les milieux protestants du XVI^e siècle aussi bien par l'antitrinitaire Michel Servet dans sa *Christianismi restitutio* (1553) que par le successeur de Zwingli à Zurich, Bullinger, dans son *Antiquissima fides et vera religio* (1544). Le Florentin Pierre Martyr (Pietro Martire) Vermigli, passé à la Réforme, publie à Zurich en 1569 un *In Primum librum Mosis* qui connut une diffusion relativement importante. La même remarque vaut pour le disciple de Pierre Martyr, Zanchius (Girolamo Zanchi) († 1590), autre Italien devenu, lui aussi, réformé et qui se réfugia au Palatinat. Son traité *De Operibus Dei intra sex diebus creationis* (1613) ne consacra pas moins de 864 colonnes *in-folio* à commenter le premier chapitre de la Genèse. Un élève de Zanchius fut le calviniste allemand David Pareus (Waengler) dont le *In Genesim commentarius* édité en 1609 fit ensuite autorité chez les Protestants durant tout le XVII^e siècle.

Joseph Duncan, qui a étudié de façon exhaustive les sources du *Paradis perdu* de Milton, note que celui-ci et beaucoup d'hommes religieux de son temps furent très marqués par les *Praelectiones in Genesim* de l'hébraïsant hollandais Franciscus Junius (Franz Du Jon) (1582). Savant cité constamment avec éloge au XVII^e siècle, Junius avait aussi publié à Francfort en 1579 avec son beau-père, le Juif converti Tremellius, une traduction latine de la Bible dont les annotations furent ensuite fréquemment utilisées par les auteurs protestants.

Parmi les théologiens et exégètes réformés français du XVII^e siècle particulièrement intéressés par le paradis terrestre et le texte de la Genèse qui l'évoque, il faut notamment retenir le nom d'André Rivet (1572-1651). Pas-

teur à Thouars, député à cinq synodes nationaux, puis professeur à Leyde et à Bréda, polémiste et rigoriste ardent, il ne consacra pas moins de 916 p. *in-quarto* à des *Exercitationes* sur la Genèse (publiées en 1633). Samuel Bochart (1599-1667), autre théologien réformé français, érudit de taille européenne, correspondant de Christine de Suède, aborda à son tour — et sous l'angle historique — la question « du serpent tentateur et du paradis terrestre ». Au début du siècle suivant l'intérêt pour ces questions restait vif chez les Protestants français : à preuve l'*Histoire du Vieux et du Nouveau Testament* de Jacques Basnage parue à Amsterdam en 1705 et dont les premières pages sont consacrées à la « situation » du jardin d'Eden. En Suisse Giovanni Diodati (1579-1649), théologien genevois issu d'une famille de réfugiés lucquois et qui traduisit la Bible en italien, nous retient ici par ses *Annotations pieuses et érudites sur la sainte Bible* (1644) qui connurent une audience internationale. Elles donnèrent lieu à trois traductions anglaises au cours du XVII^e siècle. Milton, en 1639, rendit visite à Genève à ce calviniste renommé.

C'est peut-être en Angleterre qu'on saisit le mieux la diversité et la multiplicité des écrits qui accordèrent au paradis terrestre un intérêt prioritaire. Le premier, édité en 1613, est le *Pilgrim* de Samuel Purchas. Celui-ci, chapelain à Canterbury, inspira Shakespeare pour la *Tempête* et continua la publication de la grande œuvre du géographe anglais, Hakluyt, *The Principall Navigations*. Le titre complet du livre de Purchas est *Pèlerinage à travers le monde et les religions... dans tous les temps et dans tous les lieux*. L'auteur s'y interroge longuement sur l'emplacement du paradis terrestre. Le second ouvrage est *A Treatise of Paradise* (1617) d'un ancien catholique, John Salked, devenu recteur dans le Somerset. En Grande-Bretagne son livre peut être considéré comme le plus complet qui ait été écrit sur le jardin d'Eden. Le troisième enfin est *A Discourse of the Terrestrial Paradise* (1666) de Marmaduke Carver, recteur de paroisse dans le comté d'York et qui écrivit son livre pour défendre la véracité historique du texte de la Genèse et indiquer la place « la plus probable » du paradis terrestre. Au moment de la publication le manuscrit, nous dit l'auteur, était déjà rédigé depuis vingt-six ans.

Aux traités théologiques s'ajoutèrent les ouvrages des orientalistes, des voyageurs et des géographes. Ainsi John Hopkinson, qui enseigna pendant vingt-deux ans les langues de l'Orient, compose une *Synopsis paradisi*, publiée en 1593 après sa mort, et qui s'efforce de démontrer que le jardin d'Eden était situé en Mésopotamie. Walter Raleigh († 1618) connaissait bien la *Synopsis...* de Hopkinson et il appelle celui-ci familièrement « notre Hopkins ». L'*Histoire du monde*, inachevée pour cause de décapitation, de Raleigh commence par une description de l'état de l'homme avant le péché et une discussion sur l'emplacement du paradis terrestre. Plus technique est le traité de Nathanael Carpenter, *Geography Delineated Forth* (1625) qui est le premier livre anglais de géographie théorique. L'auteur s'efforce d'y concilier Aristote et Ptolémée avec Mercator et Ortelius.

La géographie fait en outre son entrée dans les Bibles imprimées. La première de celles-ci à avoir contenu une carte date de 1525. Elle accompagnait, dans une édition zurichoise, une partie de la traduction de l'Ancien Testament par Luther. Parmi les sujets qui furent ensuite cartographiés figure précisément le paradis terrestre. Celui-ci apparaissait déjà dans une Bible imprimée à Cologne en 1483 : la création d'Eve y était évoquée au centre de trois bandes concentriques représentant respectivement l'océan circulaire avec ses poissons, le firmament avec le soleil et les étoiles, enfin le ciel peuplé de saints. Mais c'est Calvin qui, le premier, voulut accompagner son commentaire de la Genèse d'une carte permettant au lecteur de localiser *de visu* le paradis évoqué par Moïse dans la « Terre de Havila » située à l'Est de Séleucie et de Babylone. La carte de Calvin figura ensuite, avant même la fin du XVI^e siècle, dans une douzaine d'éditions de la Bible. Cette tradition se maintint longtemps : de sorte que les lecteurs protestants — car les Bibles catholiques demeurèrent sans carte — pouvaient visualiser à partir d'une représentation géographique qui se voulait rigoureuse l'emplacement précis où le Créateur avait situé le paradis terrestre.

On retrouve chez les Catholiques de la Renaissance et de l'âge classique la même insistance sur le paradis terrestre. Les préoccupations théologiques, une meilleure connaissance des langues orientales que celle du passé et une curiosité géographique accrue additionnèrent leurs efforts pour mieux cerner le lieu et le temps paradisiaques. De ce côté aussi de la frontière confessionnelle les noms d'auteurs à citer formeraient une longue liste. L'important pour nous est de souligner les contributions principales : c'est-à-dire celles qui, en fin de parcours, dans les ouvrages spécialisés de la seconde moitié du XVII^e siècle et au XVIII^e siècle, servent le plus fréquemment de références, étant vrai toutefois que ce ne sont pas toujours les plus gros volumes qui sont le plus souvent cités. Mais certains auteurs ont davantage retenu l'attention à cause de leur notoriété ou en raison de l'originalité de leurs affirmations.

Enea Silvio Piccolomini († 1464) entre dans la première catégorie. Humaniste devenu pape sous le nom de Pie II, auteur d'ouvrages poétiques, historiques et géographiques, il nous reste présent par les scènes de sa vie que Pinturicchio peignit dans la bibliothèque de la cathédrale de Sienne. Son *Historia rerum ubique gestarum* (1477) au titre ambitieux, ne consacre que quelques développements à la localisation du paradis terrestre. Mais elle était encore rééditée à la fin du XVII^e siècle. Soixante-quinze ans plus tard et dans un tout autre style, mais avec les mêmes préoccupations géographiques, l'orientaliste Guillaume Postel qui enseigne les « langues pérégrines » — entendez l'hébreu et l'arabe — au Collège royal, crée la surprise en localisant le paradis terrestre au pôle nord ou à proximité. Quelques années passent et voici qu'un médecin du Brabant, Jean Bécan (plus connu sous le nom de Goropius Becanus), très versé dans les langues latine, grecque et hébraïque,

s'efforce d'établir dans ses *Origines antwerpianae* (1569) qu'Adam, au paradis terrestre, parlait flamand.

De facture plus classique sont des ouvrages souvent mentionnés par les auteurs ultérieurs, et d'abord les *Commentarii in quinque libros mosaïcos* (1539) du cardinal Cajetan. Ce dominicain, qui fut général de son Ordre et légat de Léon X en Allemagne en 1518 avec mission de ramener Luther à la confession romaine, dut sa notoriété internationale à la fois à cette mission qui fut un échec et à son commentaire de la *Somme* de saint Thomas d'Aguin. Les spécialistes du XVII^e siècle qui écrivent sur le paradis terrestre renvoient aussi assez fréquemment à la *Recognitio veteris Testamenti ad hebraicam veritatem* (Venise, 1529) que rédige Augustinus Steuchus Eugubius, un Italien qui fut évêque en Crète et légat au concile de Trente et aux *Commentaria in Moïsi Pentateuchum* que publie à Lisbonne en 1556 le portugais Jérôme Oleaster qui participa, lui aussi, au Concile de Trente. Eugubius et Oleaster ont contribué à faire rejeter la conviction médiévale qui voyait dans le Gange et le Nil deux des fleuves sortis du paradis terrestre. En quoi il furent notamment rejoints par François Vatable, hébraïsant et théologien qui fut l'un des six premiers « lecteurs royaux » nommés par François I^{er} dans ce qui devint plus tard le Collège de France. Vatable, à son tour, rédigea des *Annotationes in Pentateuchum*.

La seconde moitié du XVI^e siècle et les premières décennies du XVII^e, l'âge d'or de la Contre-Réforme, voient se multiplier les commentaires catholiques de la Genèse, dus essentiellement à des plumes jésuites, décidément fécondes en ce domaine aussi... Appartiennent à la Compagnie : l'Espagnol Pererius (Pereira) dont les quatre volumes de *Commentariorum et disputationum in Genesim* parus à Lyon dans les années 1590 constituèrent ensuite le grand ouvrage de référence sur la question ; le Flamand Malvenda auteur d'un *De Paradiso voluptatis* (1605) ; le cardinal Bellarmin qui écrivit, entre autres, « sur la grâce du premier homme » et donc sur le paradis où il avait été placé par Dieu (1617-1620, Cologne) ; le Flamand Cornelius a Lapide, hébraïsant liégeois qui composa de savants *Commentaria in Pentateuchum Moysis* (1616) édité onze fois avant la parution du *Paradis perdu* de Milton ; enfin Francisco Suarez († 1617), en son temps l'auteur jésuite le plus en vue dont les œuvres complètes remplissent quelque 30 volumes. Il ne manqua pas d'aborder les questions relatives au paradis terrestre dans les chapitres qu'il consacra aux « travaux de chacun des six jours de la création et au repos du septième ».

Plus tard dans le XVII^e siècle et au cours du XVIII^e des Jésuites reviennent encore sur le thème du paradis terrestre. On découvre ainsi : une *Diatriba de quatuor fluviis et loco paradisi* (1635) de Nicolas Abraham ; un *Nouveau traité sur la situation du paradis terrestre ou conformité de Pline avec Moïse, par rapport à la position des fleuves du paradis terrestre* (1716) du père Hardouin,

et à nouveau des précisions géographiques sur le jardin d'Eden dans l'*Histoire du peuple de Dieu* (1728) du père Berruyer. Cependant, de plus en plus, des auteurs non jésuites se penchent sur la géographie sacrée. Le récollet Eugène Roger compose sur *La Terre sainte* (1646) un ouvrage de vulgarisation qui affirme, après cent autres, que le récit relatif au paradis terrestre « se doit prendre et entendre à la lettre ». Pierre Clément, chanoine régulier, publie à Langres en 1651 des *Sainctes curiositez* sur le même sujet. Surtout Pierre Daniel Huet, à qui La Fontaine a dédié une Epître célèbre, rédige un *Traité de la situation du paradis terrestre* (1691), juste avant d'être nommé évêque d'Avranches. Cet ouvrage fit longtemps autorité. C'est Bossuet qui le présenta au Roi. Quelques années plus tard le Bénédictin Dom Calmet édite un *Commentaire littéral sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* (1706) qui cherche à renouveler la question du paradis terrestre. Mais, à la suite de Joseph Duncan, il faut accorder ici une importance particulière au livre d'un « prêtre sicilien », Agostino Inveges, *Historia sacra paradisi terrestris et sanctissimi innocentiae status* (1649). Apparemment ce traité n'eut pas une grande diffusion. On ne le trouve ni à Rome ni à Paris et je ne l'ai lu que grâce à un microfilm venu de Palerme. Mais il est le symétrique catholique du *Treatise of Paradise* anglican de Salked mentionné plus haut. L'un et l'autre livres posent toutes les questions possibles et imaginables sur le paradis terrestre et ses habitants et renvoient consciencieusement à la vaste littérature antérieure sur le sujet. Ils sont donc des guides précieux dans une forêt touffue, dont l'épaisseur est à la mesure de l'importance que la question du paradis terrestre revêtit dans la culture de la Renaissance et de l'âge classique.

J.D.

CONFÉRENCES

M. Delumeau a donné des conférences a) en France : à Amiens, Angers, Boulogne-sur-Seine, Chamonix, Laval, Lille, Rennes, Sainte-Geneviève-des-Bois ; b) à l'étranger, à Amsterdam (cours sur le programme du Collège de France à la « Maison Descartes »), Anvers, Durham (Duke University, U.S.A.), Funchal, Lisbonne (une semaine de cours) et Madrid.

PUBLICATIONS

Nascimento e afirmação da Reforma, São Paulo, Pioneira (trad. portugaise de *Naissance et affirmation de la Réforme*).